*Ami du Clergé* du 11 mai 1933

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Pour l'Ascension.** — I. Il y a une autre vie, 289.
**Pour la fête de Marie Auxiliatrice.** — Notre-Dame de Bon-Secours, 290.
**Après les Pâques.** — Persévérance, 293.
**Pour les Premiers Vendredis.** — VII. *Juin :* Le Sacré-Cœur et la France, 294.
**A l'école des Saints.** — XXVII. S. Augustin de Cantorbéry : les Missions, 296.
**Les fêtes de l'Eglise.** — LXI. L'Ascension, 299. — LXII. L'office de l'Ascension, 300.
**Explication du Catéchisme.** — *14e Leçon :* Les marques de l'Eglise, 302.

## POUR L'ASCENSION

### I

### IL Y A UNE AUTRE VIE

Mes frères,

Le cycle des fêtes liturgiques nous a fait parcourir la vie du Sauveur : sa naissance, son Epiphanie, sa Passion, sa Résurrection. Aujourd'hui l'Eglise nous présente le dernier mystère de sa vie terrestre. Avec elle chantons cette proposition de notre *Credo :* « Je crois en Jésus-Christ... qui est monté aux cieux » et recueillons la leçon qu'ici encore le Maître a voulu nous donner : à savoir que la terre n'est pas le terme de notre vie.

### I

Depuis quarante jours Jésus est ressuscité. Pendant ce temps, il s'est montré fréquemment aux Apôtres, aux disciples. Car si l'Evangile signale les apparitions importantes, il est permis de penser que Notre-Seigneur s'est entretenu avec ses amis plus souvent.

Toujours est-il que, la fête de la Pentecôte approchant, les Apôtres et les disciples sont montés de Galilée à Jérusalem. Là, Notre-Seigneur les retrouve. Il les fait sortir de la ville et les conduit dans la direction de Béthanie. Chemin faisant, il leur recommande de ne pas s'éloigner de Jérusalem et d'y attendre le baptême de l'Esprit qu'il leur a promis.

Toujours hantés par leurs espoirs matériels : voir le royaume de David se reconstituer et Jésus y régner en souverain, les disciples lui demandent : « Est-ce maintenant que vous allez rétablir le royaume d'Israël ? » — « Il ne vous est pas donné de connaître le temps ni le moment fixés par le Père, » leur répond Jésus, puis les ramenant à des pensées plus surnaturelles : « Sachez que vous recevrez la puissance du Saint-Esprit et que vous serez mes témoins à Jérusalem, dans la Judée, dans la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre. » Enfin, étendant les mains sur eux pour les bénir, il s'élève dans les airs et une nuée le dérobe aux regards émerveillés de ses disciples.

M. f., la leçon toute naturelle qui se dégage de ce récit, c'est que pour Notre-Seigneur la terre n'est pas le terme de son existence.

Au soir du Jeudi Saint, après la Cène, faisant route vers le Jardin de Gethsémani, dans cette conversation intime où le Maître épanche tout son cœur dans celui de ses Apôtres, il leur dit entre autres choses : « Je suis sorti du Père, je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde et je vais auprès du Père. »

Les Apôtres croyaient, en effet, que Jésus était sorti de Dieu. Ils le voyaient vivre au milieu des hommes, comme les autres hommes, et les paroles qu'il vient de prononcer : « Je quitte à nouveau le monde, » annoncent pour eux sa mort prochaine. Dans quelques heures, le Sauveur, trahi, condamné, sera attaché au gibet et descendra au tombeau.

Mais aujourd'hui, il est redevenu vivant ; depuis quarante jours, on le voit, on lui parle, il partage les repas de ses amis, on ne peut plus rien contre sa personne sacrée, il a vaincu la mort... Pourquoi ne demeurerait-il pas toujours avec eux ?

Pourquoi ? Mais parce que Notre-Seigneur est venu sur terre pour donner aux hommes de tous les temps des leçons par les exemples de sa vie.

Il est sorti de Dieu. Il est venu en ce monde. Et après avoir appris à sanctifier le travail des mains, à sanctifier les joies de la famille, de l'amitié, à sanctifier la souffrance et la mort, à espérer dans la résurrection glorieuse, il veut nous apprendre que la terre n'est pas et ne peut pas être le terme de toutes nos affections et de tous nos espoirs.

### II

La terre n'est pas le terme, et cependant combien d'hommes semblent ne pas étendre l'horizon de leurs énergies au delà de tout ce qui est terrestre ! Et nous-mêmes, croyants, n'avons-nous pas besoin de temps en temps de raviver le sentiment de cette vérité : la terre n'est pas le terme ?

Voyez ! vous voulez vivre. L'instinct de la nature oriente toutes ses forces vers le développement, l'épanouissement de la vie ; l'instinct de la nature lutte contre tous les dangers qui menacent la vie.

Il y a quelque temps, la ligue contre le fléau de la tuberculose a fait vendre un timbre dont la vignette représentait un enfant devant une fenêtre, les bras tendus et levés, la bouche grande ouverte afin de respirer à pleins poumons, avec cette exergue : « Vivre. »

Nous voulons vivre. Nous avons horreur de la mort. Et voici que la sinistre faucheuse se dresse sans cesse devant nous. Elle n'a pitié ni de l'âge, ni de la situation, ni de la nécessité. Elle ne prévient pas. Nous remettons sans cesse à demain la fatale échéance et elle ne veut jamais attendre.

Hélas ! quand nous regardons derrière nous la route parcourue, nous la voyons jalonnée de tombeaux.

Malgré cela, nous voulons vivre ! Une secrète aspiration nous dit que nous voudrions vivre toujours et elle proteste contre ceux qui prétendent que la pierre du tombeau est à tout jamais scellée. Non, la terre ne peut pas être le terme de notre vie !

L'aspiration à la vie est en même temps une profonde aspiration au bonheur. Dans le travail quotidien, l'homme n'a pas seulement le désir de subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants ; il veut gagner davantage pour enlever à son foyer la préoccupation du lendemain, lui assurer une aisance bienfaisante et posséder, s'il le peut, la richesse. Nous voulons jouir. Pour cela nous faisons appel aux biens de la terre. Pour posséder la richesse, il en est qui sacrifient tout. Avec la fortune pour compagne de route, vous les voyez s'engager sur tous les chemins qui s'ouvrent devant eux. Les plaisirs n'ont pour eux aucun secret jusqu'au jour où vous les entendrez répéter la plainte du poète :

> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
> Je sens un tel dégoût que je me sens mourir.

Pourquoi ? c'est que les aspirations de l'âme vers le bonheur appellent non pas un bonheur grossier, vulgaire, fugace, mais un bonheur qui ne passe pas et qu'on ne pourrait pas perdre. Non, la terre ne peut pas être le terme de nos joies.

A côté du plaisir, il y a des aspirations plus nobles, plus délicates, par lesquelles l'homme voudrait s'élever et marcher sans cesse vers des progrès nouveaux. C'est pour cela que la jeunesse dans son ardeur, son enthousiasme, son ambition, voudrait tout savoir ; c'est pour cela qu'elle se lance, imprudemment parfois, dans toutes les nouveautés de l'ordre scientifique, politique ou social. Elle veut aller de l'avant, croyant pouvoir faire mieux que ses devanciers. C'est pour cela que l'homme sage, que le savant intègre travaille à développer la science, espérant par elle réaliser un peu de bien. Certains hommes pensent réaliser l'âge d'or.

Et ici encore les aspirations humaines rencontrent beaucoup de déceptions. Devant elle, la jeunesse voit l'avenir chargé de toutes les espérances. Derrière lui, l'homme mûr compte quelques satisfactions à côté de beaucoup d'espoirs déçus.

Ici encore la terre ne peut pas être le terme de nos aspirations.

Enfin l'homme possède une puissance qui ne vieillit pas avec le temps. Ardente et enflammée en pleine jeunesse, elle devient plus profonde et délicate avec l'âge : c'est la puissance d'aimer.

Vous savez avec quelle ardeur fougueuse la jeunesse s'attache aux objets et aux personnes qui sollicitent l'affection de son cœur. Vous savez la profondeur des sentiments, la délicate tendresse, le dévouement sans bornes que recèle le cœur d'un père et d'une mère.

L'amour est en vérité une puissance divine qui revêt chez l'homme un caractère infini. Malgré ses défauts, il est encore ce qu'il y a de meilleur en nous. Malgré ses déceptions et ses douleurs, il sait encore se ressaisir et monter jusqu'au sublime par sa puissance de pardon.

Or quel cœur ici-bas n'a pas rencontré l'indifférence, l'oubli, ce qui est pire, le mépris ? Quel cœur a trouvé dans les amours humaines la satisfaction complète que réclame sa puissance d'aimer ? Quel père trouvera qu'il en a assez fait pour ses enfants et qu'il est bien temps de leur fermer sa porte ? Quelle mère les priera de demeurer pour elle des étrangers parce qu'elle est sursaturée de leur affection ?

Non ! la vie, si longue soit-elle, n'épuisera pas l'amour de son cœur. Non ! la terre n'est pas et ne peut pas être le terme de nos affections.

Alors, m. f., nos âmes seraient-elles remplies d'aspirations droites, légitimes, nobles et saintes uniquement pour être déçues ? Dieu les aurait-il déposées dans nos cœurs comme autant d'instruments de supplices qui feraient de nos vies un martyre perpétuel ?

Nous voulons vivre, nous rencontrons la mort. Nous voulons le bonheur, nous rencontrons la déception. Nous voulons le progrès, nous rencontrons l'obstacle. Nous voulons l'amour, nous rencontrons le mépris.

Ce matin, l'Eglise nous présente une fois de plus son divin Fondateur comme l'ami à consulter et l'exemple à imiter. Il nous redit : « Mon Père vous donne la vie présente parce qu'elle prépare la vie éternelle. Vous aspirez sans cesse au bonheur, parce que les biens de la terre sont trop mesquins pour satisfaire une âme créée à l'image de Dieu. Vous voulez progresser parce qu'il n'y a que les parfaits qui posséderont le Royaume du ciel. La tendresse de vos cœurs n'est jamais satisfaite parce que le cœur de l'homme a été créé pour l'amour de Dieu. Je suis sorti du Père, je suis venu dans ce monde et je retourne auprès du Père. Je vais vous préparer une place parce que là où je suis, je veux que mon disciple soit avec moi. »

* *

M. f., ne nous étonnons pas de rencontrer les difficultés, les déceptions ; elles sont le fruit du péché originel.

Remercions Dieu d'avoir laissé dans nos âmes des aspirations infinies qui nous rappellent notre céleste destinée.

Demandons à Notre-Seigneur de l'imiter ici-bas en n'usant des biens de la terre que pour nous préparer à jouir dans le ciel. Ainsi soit-il.

## POUR LA FÊTE DE MARIE AUXILIATRICE

(24 mai)

### NOTRE-DAME DE BON-SECOURS

Mes frères,

La dévotion des fidèles, sanctionnée par l'Eglise enseignante, a épuisé, peut-on dire, la série des synonymes pour nommer l'aide maternelle de la bonne Vierge en notre faveur. N'est-elle pas appe-

lée : *Secours des chrétiens, Vierge secourable, Notre-Dame Auxiliatrice ?* Cette répétition et cette variété donnent l'impression que notre vocabulaire est trop pauvre pour représenter toutes les richesses du cœur compatissant de notre Mère du ciel.

Aussi la piété populaire renchérit-elle encore sur ces titres officiels. Les vocables liturgiques de *Secours des chrétiens* et de *Vierge auxiliatrice* ne lui suffisent pas. Pour elle, la T. S. Vierge est encore « Notre-Dame de Bon-Secours, » et c'est sous ce nom plus chaud, plus familier, plus reconnaissant, qu'elle l'honore dans près de cinquante de nos plus grands sanctuaires, élevés en son honneur sur toute l'étendue du pays, au centre et aux quatre points cardinaux, à Compiègne et près de Fontainebleau, à Rouen, à Metz et à Nancy, à Guingamp et à Nantes, pour ne citer que quelques-uns des plus célèbres.

Pourquoi Notre-Dame de Bon-Secours ?

C'est que dans la façon de secourir quelqu'un, comme en toutes choses, il y a la manière. Le pauvre qui donne de bon cœur, ne peut pourtant qu'apporter un faible secours à plus pauvre que lui ; il est des riches dont les secours, si larges qu'ils soient, sont plutôt une offense, à cause de la hauteur et de la vanité qui les accompagnent ; cordiale ou hautaine, souvent la charité privée se lasse ou s'épuise ; la charité publique, elle, a des ressources immenses, mais elle est lente et tout administrative ; elle est précédée ou accompagnée de tant de paperasseries qu'elle se fait attendre et arrive souvent trop tard, et, quand ses services peuvent encore être utiles, ses clients sont traités, dans bien des cas, comme des matricules ou des numéros dont on ignore les besoins du cœur, puisque les chiffres n'ont pas de cœur.

Ainsi en va-t-il de presque toutes nos œuvres humaines. Il est bien rare qu'elles ne pèchent pas par quelque endroit. Et nous avons coutume de dire, pour nous en consoler, qu'il n'y a pas de perfection en ce monde. Car la perfection exige que rien ne laisse à désirer. Nous sommes difficiles. Et trop souvent les choses ne vont pas à notre gré, ni non plus comme elles devraient aller en effet.

Si la T. S. Vierge n'est pas seulement pour les fidèles le Secours des chrétiens tout court, mais encore Notre-Dame de Bon-Secours, c'est que les plus difficiles ne peuvent rien trouver à redire à sa manière de les secourir, qu'elle leur vient en aide dans toutes leurs difficultés, promptement et gracieusement, et sans se lasser jamais, qu'elle met le comble aux exigences si grandes que le malheureux se fait toujours de la charité qu'il regarde un peu comme un dû. Je n'en veux pour preuve que la variété des vocables donnés par le peuple à ses Madones secourables : *Notre-Dame de Tout Secours, Notre-Dame du Prompt Secours, Notre-Dame du Perpétuel Secours,* qui détaillent, en quelque sorte, les différents aspects de sa toujours charitable intervention dans nos besoins. Et on ne peut mieux faire pour placer sous les yeux une image définitive de *Notre-Dame de Bon-Secours,* que de reprendre l'un après l'autre chacun de ces traits qui composent sa physionomie de Mère si tendrement secourable.

### I. — *Notre-Dame de Tout Secours*

Depuis qu'ils souffrent, depuis le péché, les hommes recherchent un remède qui puisse les guérir de tous leurs maux. Cette panacée, ils ne l'ont pas encore découverte. Ils ne la trouveront jamais, parce que la volonté des hommes ne peut supprimer une loi divine, la loi de l'expiation du péché par la souffrance.

Mais, moralement — et quel calmant déjà que de souffrir avec résignation parce qu'on sait et qu'on accepte le pourquoi de la souffrance ! — moralement, Dieu nous a donné en Marie un remède à toutes nos souffrances et un secours dans tous nos besoins, quand cette bonne Mère n'y ajoute pas, et quelquefois à profusion comme à Lourdes, le surcroît, jusqu'au miracle, promis à tous ceux qui cherchent avant tout le royaume de Dieu. Pas une misère qu'elle ne soulage d'une façon ou d'une autre quand l'âme en détresse vient lui confier sa peine. Je dis bien : pas une, puisqu'elle est Notre-Dame de Tout Secours ou, si vous voulez, Notre-Dame de Toutes Aides, comme l'honore un sanctuaire très cher à la piété des Nantais. Les litanies officielles de l'Eglise ne l'invoquent-elles pas comme le Salut des infirmes, le Refuge des pécheurs, la Consolation des affligés ? Et encore ce ne sont là que quelques joyaux choisis de sa couronne. L'Eglise ne peut nous demander de lui redire chaque jour, car ils sont nombreux, tous les titres sous lesquels elle a droit à notre reconnaissance.

Pour nous donner une idée de la variété des secours qu'elle nous apporte, rien ne serait instructif comme de relever dans le catalogue interminable des sanctuaires élevés de par le monde en son honneur, quelques-uns de ces vocables qu'a consacrés la piété populaire, d'en dresser une liste aussi complète que possible, de les classer ensuite par séries. Il tiendrait dans cette énumération une force de persuasion supérieure à tous les artifices de l'éloquence. Il n'y a aucune nécessité du corps, du cœur ou de l'âme, pour la vie présente ou pour la vie future, qu'elle ne puisse soulager et à laquelle elle n'ait effectivement porté secours, puisque la piété de ses enfants en a consacré la mémoire.

Ici on l'appelle Notre-Dame des Malades, Notre-Dame du Bon Remède, Notre-Dame de la Guérison, et même la reconnaissance des miraculés entre dans le détail des maladies qu'elle soulage ou guérit quand elle la nomme, comme à Pernes, Notre-Dame des Abcès.

Là, sous le titre de Notre-Dame des Affligés, de Notre-Dame de Pitié, de Notre-Dame de la Compassion, elle a reçu la gratitude de tous les cœurs qu'elle a consolés : du cœur des pauvres, pour lesquels elle est Notre-Dame des Pauvres, Notre-Dame de l'Aumône, Notre-Dame de l'Abondance ; des cœurs inquiets, qui espèrent en Notre-Dame de Bonne Nouvelle, en Notre-Dame du Bon Succès, en

Notre-Dame de Bonne Garde ; des cœurs angoissés, qui confient leurs marins partis au large à Notre-Dame des Grèves, à Notre-Dame des Flots, à Notre-Dame de la Mer ; des cœurs étreints par les deuils et que console la pensée de l'assistance dernière de Notre-Dame des Agonisants, de Notre-Dame du Bien-Mourir, de Notre-Dame du Purgatoire ; de tous les cœurs malheureux qui saluent dans la Vierge Notre-Dame d'Espérance, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame des Joies.

Ailleurs on se tient pour redevable envers elle de secours plus grands encore, de secours qu'elle procure aux âmes pour leur salut éternel, car on y prie Notre-Dame des Vertus ou Notre-Dame du Salut. N'y a-t-il pas là comme un plébiscite populaire en faveur de Notre-Dame de Tout Secours, de Toute Grâce, de Toutes Aides ? Et encore je ne fais que parcourir hâtivement quelques-uns de nos seuls pèlerinages français. Ce n'est qu'une ébauche à la gloire de l'universalité du secours de Marie.

C'est qu'en effet elle est, dans l'économie du salut, dans le plan de la Providence, la dispensatrice de tous les bienfaits de Dieu, de ses faveurs temporelles et de ses grâces spirituelles. « Dieu le Fils, écrit le Bienh. de Montfort, — et il exprime la pensée commune des saints et reprend leurs comparaisons connues, — Dieu le Fils a communiqué à sa Mère tout ce qu'il a acquis par sa mort, ses mérites infinis et ses vertus admirables, et il l'a faite la trésorière de tout ce que son Père lui a donné en héritage ; c'est par elle qu'il applique ses mérites à ses membres, qu'il communique ses vertus et distribue ses grâces ; c'est son canal mystérieux, c'est son aqueduc par où il fait passer doucement et abondamment ses miséricordes[1]. »

Doucement et abondamment. Il faudrait ajouter : avec empressement ; car elle est aussi Notre-Dame du Prompt Secours.

### II. — *Notre-Dame du Prompt Secours*

C'est encore un de ses titres que la piété des fidèles a consacré.

Tout bon secours suppose cet empressement. Le mot l'indique : secourir quelqu'un, c'est courir, et même, suivant l'expression plus significative que nous employons, voler à son aide. Il y a des détresses qui ne peuvent attendre, et si l'on n'accourt, il est trop tard.

Quand l'homme qu'on attaque sur la route ou le baigneur qu'un remous emporte crie au secours, si les passants hésitent un instant entre le risque de leur vie et la défense ou le sauvetage possible, tout espoir disparaît ; l'assassin et le tourbillon auront fait leur œuvre. Et même, en dehors de ces urgences, combien d'indigents ou de malades que les lenteurs de notre charité, de la charité privée ou publique, ont laissés périr, quand plus de promptitude aurait pu les sauver ! Et s'il vient encore à temps, un secours accordé après de trop longues démarches et des demandes sans cesse renouvelées, un tel secours n'est plus un secours ; il perd son prix, sa grâce, sa beauté pour ceux qui le donnent et ceux qui le reçoivent.

Parce qu'elle est Notre-Dame de Bon Secours, la T. S. Vierge se doit d'intervenir au plus tôt dans nos nécessités.

C'est un trait de ses secourables interventions que l'Evangile lui-même a noté. Quand elle va visiter sa cousine Elisabeth et sanctifier Jean-Baptiste le Précurseur, — porter secours au corps et à l'âme, — elle part en toute hâte, *cum festinatione,* écrit son évangéliste S. Luc. Humainement rien ne presse, et pourtant elle se précipite, rien que pour rendre un service, un service qui peut attendre, semble-t-il. Toujours elle agit ainsi. Dès qu'on lui demande son aide, elle accourt. Dans le mystère de l'Annonciation, Dieu la prie de se dévouer au salut de l'humanité. Elle n'hésite pas une minute : « Seigneur, je suis votre petite servante, je suis à votre disposition, faites de moi ce que vous voudrez. »

Elle n'attend même pas qu'on fasse appel à son dévouement. Il suffit qu'elle apprenne un besoin pour le secourir. L'archange Gabriel lui a fait connaître la maternité prochaine de sa cousine Elisabeth ; tout aussitôt, la voilà en route vers Hébron. Que dis-je ? Sans qu'on la prie d'intervenir, sans qu'on lui signale une nécessité, dès qu'elle voit un malheur, une souffrance, une peine, elle est là ; car elle est plus prompte à nous accorder son secours que nous ne le sommes à le lui demander. N'est-ce pas ce que nous constatons aux noces de Cana ? Les époux qui l'ont invitée ne lui ont point dit leur embarras devant leur provision de vin épuisée ; son regard de femme, exercé à tous les détails du service, a seulement remarqué qu'il va manquer et son cœur de mère s'est ému de leur gêne inévitable devant leurs hôtes ; alors elle s'est penchée vers son Fils pour lui demander un miracle.

Elle n'a pas changé sa manière de nous secourir depuis l'Evangile, puisque la reconnaissance des chrétiens salue en elle Notre-Dame du Prompt Secours, comme en font foi les nombreux sanctuaires qui lui ont été dédiés sous ce vocable.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Elle est notre Mère. Et la mère attend-elle le cri épouvanté de son enfant pour se précipiter à son secours ? Ne lui suffit-il pas de voir ou même d'entrevoir le danger qui le menace ou auquel il s'expose, pour se trouver à côté de lui et l'en retirer au plus vite ?

Enfin, ce qui achève de mériter à Marie son titre de Notre-Dame de Bon Secours, c'est qu'elle est, suivant une invocation désormais populaire, Notre-Dame du Perpétuel Secours.

### III. — *Notre-Dame du Perpétuel Secours*

Ici je me contenterai de raconter l'histoire d'une âme.

Cet enfant que ses parents désiraient, demandaient, attendaient, dans leur reconnaissance anticipée ils l'avaient voué d'avance aux couleurs de la Sainte Vierge. Quand il vint au monde, on

[1] *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, n° 24.

voulut qu'à côté de sa marraine de la terre et à son défaut, il eût en Marie sa marraine céleste. Avec son nom choisi depuis longtemps, il reçut celui de Marie et on le consacra à cette bonne Mère dès son baptême. Le premier cadeau que lui offrit sa mère ou qu'elle reçut pour lui, ce fut la Médaille miraculeuse. Et quand ses petits yeux commencèrent à fixer, lorsque ses fraîches petites lèvres balbutièrent : « Papa, maman », lorsqu'il entendit vaguement parler du « bon Jésus », sa mère lui donna à baiser cette médaille suspendue à son cou. Dans l'atmosphère heureuse et sereine de sa Première Communion, qui resta le souvenir le plus radieux de son enfance, toute sa vie durant, il se revit au milieu de ceux qu'il appelait ses camarades de communion, à genoux devant un petit trône dressé à la Vierge et qu'éclairait la flamme joyeuse de quelques bougies parmi les fleurs, et toujours chanta dans son âme un refrain inoublié de ce jour-là :

**Bonne Marie,**
**Mère chérie,**
**Tu veux que je sois ton enfant;**
**Bonne Marie,**
**Mère chérie,**
**Je le suis, j'en fais le serment.**

Le lendemain, M. le curé avait passé à son cou ce qu'on lui avait dit être le scapulaire de la Vierge, un pan de son manteau jeté sur lui, sur sa poitrine et sur ses épaules, pour le protéger à la vie, à la mort. Il entra dans la Congrégation de la T. S. Vierge, Puis l'histoire authentique perd un peu sa trace. Passa-t-il tout à fait indemne cette crise de la jeunesse, cet étonnement et cette attirance pour son cœur inexpérimenté, d'un monde inconnu auquel il s'éveilla soudain, cette première rencontre avec la vie qui le remua jusqu'en ses profondeurs et lui tourna le sang? On ne sait pas. Toujours est-il que plus tard, à l'âge des passions rassises et du foyer fondé, il se trouvait là, dans l'église, un chapelet à la main. Plusieurs fois on le vit allumer un cierge à la Madone : il cherchait une situation, il lui recommandait la santé de ses enfants, il venait accomplir une promesse. Un jour, dans un train bondé, joyeux et priant, il partit pour un lointain pèlerinage, pour Lourdes, où la Vierge continuait les miracles de son Fils dans la Galilée et la Judée. Il en rapporta de l'eau des piscines miraculeuses, son cierge de la procession aux flambeaux, un cadre-souvenir qu'il mit en bonne place dans sa maison. Enfin, quand il mourut, muni des sacrements de l'Eglise, ceux qui l'assistèrent remarquèrent sur son visage tant de résignation et de paix qu'il leur semblait et qu'ils disaient que certainement il devait voir la Vierge venir à sa rencontre, parce qu'il l'avait souvent priée durant sa vie et qu'il avait toujours porté son scapulaire.

Ai-je besoin de vous dire, quand vous l'avez deviné déjà, que celui dont je viens de vous raconter l'histoire n'a pas de nom? C'est, à quelques détails près, avec des teintes ou plus claires ou plus sombres dans nos pays de foi, l'histoire du chrétien moyen, de tout chrétien, de cet enfant de Dieu qui est aussi l'enfant de la Vierge et que toute sa vie cette bonne Mère enveloppe de tendresse et couvre de son inlassable sollicitude. Puisqu'elle veille sur son berceau, l'accompagne à travers toutes les vicissitudes de l'existence, l'assiste à ses derniers moments et, jusque par delà la tombe, le délivre du purgatoire et lui ouvre la porte du ciel, elle est bien pour lui Notre-Dame du Perpétuel Secours.

* *

Qu'elle porte donc bien son nom de Notre-Dame de Bon Secours, la chère Madone des chrétiens! Quand on peut ainsi subvenir à toutes les nécessités, quand on met tant de cœur et d'empressement à les secourir, quand on ne les abandonne plus, une fois qu'on s'y est intéressé, il n'y a pas d'autre expression pour caractériser une bienfaitrice aussi secourable. Encore une fois, le peuple chrétien a trouvé le mot : Marie n'est pas seulement Secours des chrétiens, Vierge secourable, Notre-Dame Auxiliatrice, elle est *Notre-Dame de Bon-Secours*.

## APRÈS LES PAQUES

### PERSEVÉRANCE

Mes frères,

C'était à la veille d'une grande bataille. Xerxès, roi des Perses, faisait la revue de ses troupes. Tout à coup on le vit qui fondait en larmes. Et comme on cherchait à le consoler : « Hélas! répondit-il, comment ne pas pleurer en songeant que demain peut-être beaucoup de ces braves ne seront plus? » Tel est aussi le sentiment qui m'anime en ce moment. De tous ces chrétiens qui ont fait leurs Pâques, combien y en a-t-il qui persévèreront dans le bien? Qu'il me soit permis de leur montrer aujourd'hui tout le mal qu'ils feraient en retombant dans le péché.

I

Ce serait d'abord l'ingratitude la plus odieuse.

Vous rappelez-vous en effet, m. f., l'état où vous vous trouviez avant votre conversion? Esclaves du démon, tout plongés dans le vice, chargés des malédictions divines, votre condamnation était certaine et si la mort vous avait surpris en cet état, l'enfer eût été votre partage pendant toute l'éternité. Pouvait-il vous arriver plus grand malheur?

Et voilà que par la grâce des sacrements, en un instant, vous êtes redevenus les enfants de Dieu, ses amis, ses temples, les héritiers du ciel. Que peut-on désirer de plus? Une vie entière de remerciements suffirait-elle pour reconnaître un pareil bienfait? L'éternité elle-même ne serait pas de trop. Et vous, m. f., à peine mettez-vous quelque intervalle entre votre pardon et de nouvelles offenses.

Vous rappelez-vous le grand nombre de fautes que Dieu vous a pardonnées? Quelle conscience êtes-vous venus présenter au saint tribunal de la

Pénitence ? Vous en étiez tout confus. Depuis si longtemps tous vos jours étaient marqués par des chutes continuelles, vous aviez commis tant de péchés ! Cependant le Seigneur n'a pas voulu entrer en compte avec vous. Ces péchés, en un clin d'œil il les a effacés. Mais alors, plus il vous a pardonné, plus vous lui devez de reconnaissance, il me semble. Et voilà que vous vous apprêteriez à l'offenser encore !

Si vous étiez sûrs que c'est la dernière fois de votre vie que Dieu vous pardonne vos fautes et que, si vous retombez encore, il n'y aura plus pour vous aucune espérance, que le ciel vous sera fermé à tout jamais, et que la miséricorde divine restera éternellement sourde à vos prières, cela vous retiendrait et vous préserverait de toute rechute. Mais parce que vous savez que Dieu est un père infiniment miséricordieux, prompt à pardonner et indulgent pour le pécheur, vous recommenceriez à l'offenser ? Faut-il donc que vous soyez méchants parce que Dieu est bon ? N'est-ce pas le comble de l'ingratitude ?

II

Oui, et aussi la perfidie la plus monstrueuse.

Vous vous vantez, m. f., d'être francs, loyaux, sincères dans vos paroles, fidèles à vos amis, incapables de trahir vos serments, de manquer à vos promesses. Vous dites que vous n'avez qu'une parole, et qu'une fois donnée vous ne la retirez plus. C'est très bien et je vous en félicite.

Mais toutes ces belles et nobles qualités, ne les montrerez-vous que dans vos relations avec vos semblables ? Avec Dieu vous croirez-vous dispensés d'être francs, loyaux, sincères et fidèles ? Autrefois le Seigneur se plaignait que le pécheur le traitât comme un homme ordinaire : « Malheureux, disait-il, tu crois donc que je suis ton égal ? » Eh bien ! tout ce qu'il vous demande en ce moment, c'est que vous ne le traitiez pas plus mal que vous ne traitez vos semblables, c'est que vous soyez en religion ce que vous êtes dans la société.

Or vous rappelez-vous, m. f., ce qui s'est passé hier entre Dieu et vous ? C'était là, au saint tribunal de la Pénitence. A genoux devant le prêtre, vous sollicitiez humblement votre pardon. Que de soupirs, que de regrets vous arrachait le souvenir de vos fautes ! Quelles promesses formelles, quelles protestations sincères ne faisiez-vous pas ? Vous deviez assister à la messe chaque dimanche, prier le matin et le soir, cesser vos jurements et vos blasphèmes, fuir les mauvaises compagnies, rompre avec vos mauvaises habitudes... Et après toutes ces marques de soumission et de bonne volonté, vous vous préparez à recommencer contre Dieu la guerre ? Mais c'est une déloyauté, une perfidie révoltante.

III

Elle doit avoir sa punition, et elle l'aura.

La première fois qu'on tombe malade, il y a encore une ressource dans la force de l'âge et la vigueur du tempérament ; le retour à la santé est facile. Mais si les rechutes se multiplient, le corps s'use, la santé s'affaiblit et l'on succombe. Ainsi en est-il dans la vie chrétienne. On se relève aisément d'une première chute, mais si l'on retombe souvent, les mauvaises habitudes se forment, le vice s'enracine et finalement on succombe pour ne plus se relever.

Après avoir péché vous sentiez des remords : vous n'en aurez plus. A l'approche des grandes fêtes de l'Eglise, vous étiez touchés : vous ne sentirez plus rien. Les bons exemples vous portaient à la vertu : ils exciteront maintenant vos railleries et vos dérisions. Les sermons vous impressionnaient encore : on tonnerait maintenant que vous n'entendriez plus. Dieu lui-même finit par se lasser de poursuivre un pécheur qui retombe sans cesse. Il a mesuré les grâces et les avertissements qu'il veut vous accorder : il y en a tant et pas davantage. Passé ce nombre, il ne vous recherchera plus, il vous abandonnera, il vous laissera courir à votre perte. Il a fixé d'avance le nombre des péchés qu'il veut bien vous pardonner ici-bas ; passé ce nombre, plus de pardon.

Le célèbre pénitent breton Kériolet fut converti par une vision terrible que Dieu lui envoya. Il lui sembla être descendu en enfer, et là il vit qu'on fabriquait des maisons de feu. Les unes n'avaient encore que des fondements, les autres avaient déjà des murs, à l'une d'elles il ne manquait plus qu'une seule brique. « Pour qui est cette maison ? » demanda-t-il. — « Elle est pour Pierre de Kériolet. » — « Pourquoi ne lui manque-t-il qu'une seule brique ? » — « Cela veut dire qu'il ne manque plus qu'un seul péché à Pierre de Kériolet pour combler la mesure de ses iniquités. Une fois qu'il l'aura commis, il sera à nous pour l'éternité. »

Quoi qu'il en soit de la réalité de cette vision, il est très certain que tous, tant que nous sommes, nous nous construisons avec nos péchés un cachot de feu dans l'enfer. Prenons bien garde : pour être achevé, peut-être ne manque-t-il plus au nôtre que quelques briques. Persévérons dans nos bonnes résolutions et à la place d'un cachot de feu dans l'enfer, préparons-nous un palais dans le ciel.

## POUR LES PREMIERS VENDREDIS

VII

**Juin**

LE SACRÉ-CŒUR ET LA FRANCE

Mes frères,

Dieu a ses vues sur les peuples comme sur les individus. Il fixe aux uns et aux autres leur mission. Il y a des vocations nationales, de même qu'il existe des vocations personnelles. Et quand Dieu appelle les individus ou les peuples, on le reconnaît à certains signes.

Incontestablement, dès les origines, la France offrait des signes de vocation. Par ses vertus natives, par les saints et les saintes qui entourent son berceau : une Geneviève, une Clotilde, un S. Remi ; par son baptême, qui fait d'elle la fille

aînée de l'Eglise, elle porte à son front les signes manifestes de l'élection divine. Par là s'affirme, dès sa naissance, la vocation de notre pays, qui est d'être, à travers le monde, le soldat de Dieu et de son Eglise.

Et toute l'histoire qui suit et dont quelques noms suffisent à évoquer les gestes : Charlemagne, S. Louis, Jeanne d'Arc, continue d'établir et de remplir cette magnifique vocation nationale.

Aussi Notre-Seigneur donnera son Cœur à la France, et la France en retour donnera son cœur à Notre-Seigneur.

## I

Au cours des âges, voici que sonne l'heure fixée dans les décrets de Dieu de donner au règne de N.-S. Jésus-Christ comme un renouveau de vigueur et une plus grande force d'expansion, par la révélation plus éclatante de son Cœur, c'est-à-dire de son amour. Dieu a tant aimé le monde et le monde l'aime si peu, que c'est à croire que le monde n'a rien compris à l'histoire de Jésus, histoire née d'une pensée d'amour de Dieu et achevée dans la preuve suprême de l'amour : *Majorem caritatem nemo habet.* Et alors Dieu décide de donner, cette fois, à ce monde indifférent la sensation de l'amour du Christ en lui criant : « Jésus, c'est un cœur, c'est le Sacré-Cœur ! »

Seigneur, quelle nation élirez-vous pour cette révélation ? Quelle nation aura charge d'annoncer l'évangile de l'amour ? A quelle nation donnerez-vous votre cœur ?

Sur la fin du XVIIe siècle, dans une petite ville de France, Dieu se choisit une enfant de chez nous pour en faire la confidente et l'apôtre du Sacré-Cœur. C'est par Marguerite-Marie et de Paray-le-Monial que ce Cœur rayonnera sur le monde. C'est encore la France qui est choisie. — Non pas la France, pensera-t-on peut-être, mais une fille de France. Et cela peut honorer notre peuple, mais ne l'engage pas. Il n'y a pas là vocation nationale.

— Détrompons-nous. Par Marguerite-Marie, le Sacré-Cœur s'adressait à la nation. Dans la célèbre révélation du 17 juin 1689, — un siècle exactement avant la grande Révolution, — il lui remettait ce message pour la France : « Fais savoir au fils aîné de mon Sacré-Cœur... que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis... Il désire... un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour... [1] »

A côté de la mission de sainte Marguerite-Marie, il y a donc bien aussi une mission nationale. C'est par l'entremise de la maison royale que Notre-Seigneur veut étendre le règne social de son Sacré-Cœur. Il a donné son Cœur à la France.

## II

Et la France en retour a donné son cœur à Notre-Seigneur.

Sans doute, cette réponse de notre patrie n'a-t-elle pas revêtu pleinement ce caractère officiel que semblait exiger le message au roi ; le pays ne s'est pas cru pour autant dégagé des obligations qu'entraînait l'élection divine. Et l'on peut dire qu'à défaut d'officiel, il a fait du national.

Le Sacré-Cœur avait demandé à notre patrie un triple hommage : un édifice, une consécration, un étendard.

L'édifice se dresse maintenant splendide sur la colline de Montmartre. L'escalier monumental qui le précède ajoute encore à l'impression de grandeur royale que donne sa masse imposante couronnée de ses blanches coupoles. Le temple est digne de la France, on a envie d'écrire « digne de Dieu, » tellement, sous l'immense coupole et devant chaque détail, on a le sentiment qu'ici la France a fait grand. Oui, la France ! Il n'est pas usurpé, le titre qu'il arbore de *Basilique du vœu national :* quand, le 18 janvier 1872, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, promettait cet ex-voto de notre repentir et de notre dévotion, il était l'interprète mandaté de tous les évêques de France et d'innombrables catholiques français, qui ont versé des millions sans compter pour que le Sacré-Cœur, Roi des nations, eût chez nous le palais qu'il avait demandé ; et à une forte majorité l'Assemblée Nationale approuvait le projet [1]. Et lorsqu'on songe au rayonnement de Montmartre sur la France et sur le monde, il faut bien reconnaître que nous avons dressé là au Sacré-Cœur le trône de son règne social. Parmi toutes les demandes faites par le Sacré-Cœur à la France, c'est sans doute l'érection d'un temple où serait exposée son image qui aura le plus contribué à cette extension de son règne.

A propos de Montmartre, il n'est pas exagéré, en effet, de parler de rayonnement mondial.

Notre-Seigneur avait demandé « une église où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour... » Osons dire que l'Eglise de France a fait mieux encore : un édifice dont l'architecture intérieure est dominée par l'image du Cœur de Jésus, mais qui rayonne d'une incomparable splendeur, lumineuse et vivante, par le T. S. Sacrement perpétuellement exposé, jour et nuit. L'aménagement intérieur de la basilique en est transfiguré comme par une architecture divine. Tout converge vers ce point blanc, au centre de l'ostensoir, soutenu par deux chérubins d'argent courbés. Cette Déité cachée, révélée au monde qui passe, fixe le regard, l'attention et l'esprit.

« Des jours viendront où j'enverrai la faim sur la terre, non pas la faim du pain, ni la soif de

[1] Lettre 98 : *Vie et œuvres*, t. II, p. 200.

[1] Projet voté par 362 voix contre 163.

l'eau, mais la faim du Verbe de Dieu. » (Amos, VIII, 11). C'est là que tant d'âmes, égarées mais inquiètes, retrouvent le Christ perdu. Secrets du clergé qui dessert la basilique et qui ne sait pas tout : elles viennent, sans pressentiment à l'ordinaire, là où le Cœur aimant du Christ les attendait, et elles le reconnaissent ; quelques instants suffisent parfois pour qu'elles recouvrent cette lumière que donne la vérité directement saisie, comme l'œil perçoit la lumière des corps. Un cœur dispersé entre indifférent, regarde et sait tout à coup ce qu'il méconnaissait : un autre rêve de Montmartre et y retrouve la foi. Nous ignorons toujours ici-bas le principal, mais ce qui éclate aux yeux du corps et de l'âme, c'est la marque propre que le Christ donne à ce temple voulu, courbant les perspectives humaines et les transposant sur un plan divin.

A beaucoup près, il n'existe pas dans le monde, Rome peut-être exceptée, un centre de pèlerinage qui atteigne à l'importance de Montmartre ; il n'en est pas sans doute dont le rôle croissant marque mieux une volonté divine sur le monde.

En treize ans, de 1876 à 1889, trois mille sept cents pèlerinages viennent à Montmartre, dont trente et un envoyés par l'Angleterre, la Belgique, le Canada, l'Espagne, la Pologne, l'Italie, la Hongrie, la Suisse et la Syrie. Dans le même temps, on distribue dans la chapelle provisoire ou dans la partie achevée du sanctuaire plus de deux millions de communions, pendant que trente-deux mille prêtres étrangers viennent y célébrer la messe. Or, la basilique ne fut livrée au culte qu'en juin 1891. Aujourd'hui plusieurs millions d'âmes sont régulièrement affiliées à Montmartre.

Le 16 octobre 1919, lors de l'inoubliable consécration de la basilique du Sacré-Cœur, le cardinal Vico, légat du Saint-Siège, déclarait : « Comme le pape Léon XIII, d'immortelle mémoire, le pape Benoît XV, glorieusement régnant, VEUT que ce temple soit un foyer UNIVERSEL, d'où la dévotion au Sacré-Cœur rayonne sur le monde entier. » Par là, officiellement Montmartre recevait une mission universelle, conforme aux demandes reçues à Paray-le-Monial.

La consécration de la France au Sacré-Cœur a-t-elle été accomplie par Louis XVI lui-même, à Notre-Dame de Paris, le 10 février 1790, comme par son aïeul Louis XIII le royaume avait été consacré officiellement à Marie ? Ne fut-elle qu'un vœu du roi prisonnier en 1792 pour le jour où il remonterait sur le trône ? En tout cas, là encore, nos évêques qui surent être pendant les années de désarroi de la grande guerre, comme leurs prédécesseurs pendant les invasions barbares, les « défenseurs de la cité, » représentaient à ce titre suffisamment le pays pour que l'on puisse voir dans la consécration du 11 juin 1915 par toutes les paroisses françaises un acte national.

L'étendard du Sacré-Cœur, brodé par les religieuses de Paray-le-Monial, a flotté à Patay au-dessus des héroïques troupes du général de Sonis et du colonel de Charette ; aux heures les plus critiques de la guerre 1914-1918, des milliers de soldats français ont arboré les trois couleurs au timbre du Cœur de Jésus ; depuis des années, dans nos églises, nos chapelles, nos cercles, le drapeau tricolore laisse apparaître sur sa soie blanche la même image sacrée avec la devise : « Espoir et salut de la France. » N'y a-t-il pas là l'amorce d'un plébiscite et une espérance fondée pour la réalisation complète des demandes de Paray par un drapeau national dont l'emblème proclamerait publiquement la royauté du Sacré-Cœur sur la France ?

* *

Les avances du Sacré-Cœur à la France, une parole de Léon XIII, dont nous pouvons être fiers, les a solennellement reconnues : « Si l'on considère les choses et les événements qui se déroulent sous nos yeux, on peut bien dire, sans se tromper, qu'il a été dans les desseins de la Providence d'unir la France au Sacré-Cœur par les liens d'une affection privilégiée [1]. »

Les devoirs que nous crée cette « affection privilégiée » tiennent dans une devise bien française : « Noblesse oblige. »

A chaque Français de faire ce qui est en son pouvoir, dans sa vie privée et dans sa vie civique, pour faire régner dans les mœurs et dans les lois le Sacré-Cœur de Jésus qui aime les Francs et qui a voulu par la France étendre dans le monde l'empire de son amour. Ainsi soit-il.

## A L'ÉCOLE DES SAINTS

### XXVII

#### S. AUGUSTIN DE CANTORBÉRY : LES MISSIONS

Mes frères,

Un beau jour de l'année 596, le pape Grégoire I[er], que l'histoire devait qualifier de Grand, avait quitté sa résidence du Mont Cœlius et traversait les marchés qui entouraient alors les pentes du Palatin. Son attention fut attirée par un groupe de prisonniers de guerre que l'on avait amenés là afin de les vendre comme esclaves. Au milieu des Italiens petits, bruns, nerveux sous leurs chevelures noires, ces hommes formaient un frappant contraste : leur stature était élevée, leurs yeux bleus, leur teint blond et clair. Le pape s'enquit d'où venaient ces inconnus. On lui répondit qu'ils appartenaient à la lointaine nation des Angles, pays que nous appelons aujourd'hui Angleterre. Il dit alors avec un sourire : « *Non angli. sed angeli.* Ce ne sont pas des Angles, mais des anges. »

### I

Mais il ne se borna pas à ce vain jeu de mots. Cette rencontre fortuite avait attiré son attention sur ces peuples d'outre-mer, à qui nul n'avait encore apporté la lumière de la foi. Lui, le pontife universel, il prit une conscience plus nette des responsabilités qu'il avait à l'égard des membres les

[1] Lettre de Léon XIII à l'évêque de Marseille, 6 juillet 1899.

plus lointains de son troupeau. Puisque le Christ avait voulu que son Eglise se répandît par toute la terre, il était insuffisant de sanctifier les nations raffinées du bassin de la Méditerranée. De l'autre côté de l'Océan, d'autres âmes vivaient, qui avaient droit, tout comme les autres, à la sollicitude du pape; et celui-ci se jura aussitôt de ne pas les abandonner plus longtemps.

Pour leur porter la vérité, S. Grégoire le Grand choisit un moine du Latran, nommé Augustin, dont il connaissait la haute vertu et le zèle apostolique. La charge qu'il lui confia n'avait, humainement, rien d'enviable. Il s'agissait de s'exiler, et probablement pour toujours, de la belle capitale romaine, d'entreprendre un rude et périlleux voyage, à travers mille peuplades farouches, d'aborder ensuite dans une île presque inconnue, et là, quel que fût l'accueil qu'on y recevrait, de faire triompher le signe de la croix. Beaucoup d'hommes auraient reculé; beaucoup d'autres auraient au moins hésité; Augustin, lui, s'empressa joyeusement de partir, à la tête des quarante compagnons que le Saint-Siège lui avait donnés, afin de le seconder dans son œuvre.

Aussitôt arrivés sur le territoire de la Grande Bretagne, les missionnaires éprouvèrent une surprise profondément heureuse. Ils rencontrèrent, dans le pays de Cant, un souverain très puissant, Ethelbert, qui les reçut avec bienveillance et les invita à s'établir dans sa capitale. Ils n'eurent garde de négliger l'appui d'une amitié pareille. Peu à peu, prudemment, mais avec zèle, les prêtres romains parlèrent au prince des dogmes chrétiens; ils captivèrent son esprit, ils entraînèrent sa décision.

Tout en discutant avec le monarque, ils s'employaient également à convaincre les foules qui venaient les entendre avec une curiosité sympathique et de bon augure. Bref, au bout d'un temps relativement court, Ethelbert et la plus grande partie de ses sujets étaient tout disposés à se convertir. A leur usage, Augustin construisit à Cantorbéry une petite église, auprès de laquelle il établit sa résidence, et d'où il rayonna sur le pays entier, à la façon des apôtres, pour prêcher la doctrine céleste et la confirmer par la preuve suprême des miracles qu'il multiplia sur son passage.

Les résultats de son action furent réellement merveilleux : on affirme notamment qu'un jour de Noël il amena plus de dix mille hommes au fleuve d'York, afin de leur conférer le baptême. De toutes parts les tribus accouraient à la rencontre des moines, accueillaient leurs instructions avec docilité et brisaient leurs idoles pour ne plus s'attacher qu'à Jésus. Ce fut à ce moment-là que l'Angleterre, qui depuis a connu, hélas ! tant d'heures douloureuses et troubles, commença à mériter son beau titre d'Ile des Saints.

Mais un tel développement du christianisme nécessitait une organisation de la hiérarchie. De son palais romain, où lui arrivaient de si consolantes nouvelles, Grégoire le Grand jugea nettement la situation. Il envoya à Augustin l'ordre de se faire consacrer évêque, et érigea pour lui le siège de Cantorbéry, dans cette même église que le saint avait bâtie et dédiée à notre Sauveur.

De plus, comme les communications étaient difficiles avec la capitale de la chrétienté et que l'on ne pouvait, comme de nos jours, recourir constamment au Saint-Siège pour toutes les décisions à prendre, le pape envoya le pallium archiépiscopal à l'évêque de Cantorbéry et lui conféra tous les pouvoirs nécessaires pour l'érection d'autres églises épiscopales. Il dirigea ensuite sur l'île bienheureuse un nouveau contingent d'apôtres, parmi lesquels un certain nombre, comme Mellitus, Justus, Paulin et Ruffin, ont laissé en Grande Bretagne des souvenirs que les siècles n'effaceront pas.

Ainsi soutenu et encouragé par le Pontife suprême, S. Augustin continua son dur travail avec une ardeur renouvelée. Auprès de sa cathédrale, il éleva un monastère sous le patronage de S. Pierre, et ce couvent existe encore, mais la piété reconnaissante des fidèles lui a fait donner le nom de son fondateur.

Il fallut cependant régler bien des questions d'ordre administratif. Dans ce but, Augustin convoqua un synode où fut agitée une affaire assez délicate. Parmi les vieilles populations du pays, les moines avaient retrouvé les vestiges de quelques colonies catholiques, évangélisées dès l'époque de Dioclétien, mais que les invasions des Pictes et des Scots avaient presque réduites à néant. Ces petits groupes, que l'on appelait les anciens Bretons, étaient doués d'une certaine dose d'obstination et d'indiscipline. Ainsi ils ne voulaient à aucun prix se conformer aux règles nouvelles promulguées pour la célébration de la fête de Pâques, pour la tonsure des clercs et la célébration de la liturgie.

Rien de tout cela ne touchait directement aux dogmes essentiels de la foi, mais il n'y en avait pas moins là une dissidence déplorable que le saint s'efforça de réduire. Il ne put en venir à bout, malgré la prophétique menace qu'il fit aux rebelles de leur destruction prochaine.

Alors, il se retourna plus affectueusement encore, si possible, vers les chrétientés obéissantes qu'il avait établies lui-même. Il pourvut de pontifes plusieurs églises importantes, et désigna lui-même son successeur. Car il sentait bien que ses forces étaient épuisées par tant de labeurs et que le temps de son exil terrestre serait bientôt écoulé. Quelque temps après, en effet, entouré de son ami le roi Ethelbert et de ses religieux en larmes, S. Augustin mourut paisiblement et fut inhumé dans ce couvent de St-Pierre, devenu depuis lors si célèbre, et où sa mémoire est demeurée en si profonde vénération.

Aussitôt le peuple anglais le canonisa spontanément, ainsi que cela se passait couramment à cette époque, et le jugement du peuple converti par S. Augustin a été ratifié une fois de plus par Léon XIII, qui a étendu à l'Eglise universelle le culte officiel de ce grand propagateur de la foi.

II

Depuis que son divin Fondateur a ordonné à ses premiers disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, » l'Eglise ne s'est jamais désintéressée de l'évangélisation des peuples. Il y a, en effet, cette différence entre l'Ancien et le Nouveau Testament, que jadis la théocratie était un privilège strictement réservé aux Juifs, tandis que les autres races n'avaient que les lumières vacillantes de la loi naturelle pour aboutir à leur destinée ; au contraire, sous la loi de grâce promulguée par le Christ, toutes les foules de tous les âges et de toutes les contrées sont appelées également à la connaissance et à l'amour.

Pourquoi cette opposition entre deux doctrines émanées du même Dieu ? On peut formuler des hypothèses, mais il est bien probable que l'on n'arrivera jamais, en ce monde, à élucider complètement ce mystérieux dessein d'une Providence souverainement clairvoyante et sage qui, du reste, sait infiniment mieux que nous ce qui est préférable pour nous. Toujours est-il que la religion du Christ, par cela même qu'elle est catholique, c'est-à-dire universelle, doit être prêchée jusque dans les coins les plus reculés du monde et qu'une grâce spéciale assure sa diffusion.

Il est regrettable que le temps nous fasse défaut pour retracer toutes les étapes de cette surnaturelle conquête des âmes. Mais qui donc ignore au moins les grandes lignes de l'œuvre missionnaire à travers les siècles ?

Lorsque Notre-Seigneur monta sur le gibet, tout ce qu'il y avait ici-bas de christianisme était renfermé à Jérusalem et dans quelques bourgades avoisinantes. Sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, les apôtres se mirent aussitôt à leur redoutable tâche. Ces douze hommes faibles, pauvres, ignorants, se partagèrent sans sourciller l'empire du monde, parce qu'ils savaient que, s'ils étaient dépourvus d'appuis humains, une force supérieure veillait sur eux et assurerait leur victoire. Et de fait, à leur mort, la foi révélée était répandue, non seulement dans toutes les contrées soumises à l'Etat romain, mais même jusque dans le proche Orient et dans les Indes.

Quand ils eurent disparu, d'autres âmes d'élite se levèrent afin de continuer l'extraordinaire entreprise, et pénétrèrent jusque dans ces régions farouches de la Germanie et du nord de l'Europe où les formidables légions romaines n'avaient jamais pu asseoir leur domination. Le Seigneur, qui se sert de tous les moyens, même les plus imprévus, pour assurer la réussite de ses plans, utilisa les terribles invasions Barbares, qui se succédèrent jusqu'au v^e siècle, pour accroître la diffusion de la vérité.

Certes, quand ils franchissaient le Rhin ou le Danube, les Alamans et les Goths ne songeaient qu'à piller, qu'à tuer, qu'à s'emparer des trésors des églises et des abbayes. Mais peu à peu la bravoure de leurs victimes et la douceur céleste des missionnaires et des évêques qui s'avançaient seuls à leur rencontre, produisirent d'étranges changements dans leurs cœurs. Pareils à ces loups dont parle l'Ecriture, et qui finissent par se transformer en agneaux, les Barbares apaisèrent leur rage, affinèrent leurs mœurs, et, sans quitter les positions conquises par eux, finirent par tendre leurs épaules au joug religieux du divin Maître. Entre temps, comme nous venons de le voir, d'héroïques expéditions partaient pour les plages lointaines.

Lorsque se dessina le grand mouvement des Croisades, la compénétration des races amena des conversions nouvelles. Plus tard, car nous sommes contraints d'abréger, la découverte de l'Amérique offrit un monde inconnu aux pionniers de la foi, parmi lesquels brilla un Espagnol d'origine bourguignonne : Barthélemy de las Cases. Signalons, en passant, la tentative avortée de S. François d'Assise, qui, dès le XIII^e siècle, était parti au Maroc pour y chercher le martyre et qui prit vite la fuite lorsqu'il s'aperçut qu'il ne rencontrait là-bas que des hommages et de la vénération. Venons-en tout de suite à l'incomparable apostolat de S. François Xavier au Japon, de tant de missionnaires en Chine, et indiquons d'un mot l'extraordinaire ambassade, mi-religieuse mi-politique, que Louis XIV envoya au Siam sous la conduite des abbés de Choiseul et du Chayla.

Au fur et à mesure que les communications devenaient plus faciles, que les obstacles des frontières s'abaissaient, les intrépides conquérants d'âmes se précipitaient plus nombreux à travers les brèches entr'ouvertes, à l'assaut de l'univers païen. Ce mouvement se continue encore, depuis les brousses de l'Afrique et les steppes du Canada, jusqu'au monde mystérieux de l'Asie et aux pampas de l'Amérique méridionale. On ose affirmer qu'à notre époque, si la religion n'a pas encore pénétré dans des peuplades absolument déshéritées, elle a tout au moins conquis sa place dans tous les centres de l'univers, d'où elle continuera à se répandre de plus en plus, pour le bonheur de l'humanité.

Cela n'a pas été, et cela ne va pas encore, sans de multiples sacrifices. Lorsqu'un jeune prêtre, même à notre époque, s'embarque sur un paquebot pour les contrées lointaines, il sait qu'il a bien des chances de ne jamais revoir sa patrie, bien des chances aussi de périr d'une mort violente. Tant de milliers d'exemples, échelonnés sur vingt siècles d'histoire, lui montrent le péril qui l'attend. Mais, pour les âmes saintement nées, le danger n'est qu'un attrait de plus. Qu'importe, au reste, l'immolation d'une fragile existence humaine, si elle doit être compensée par l'accession des âmes à l'éternité ?

Inclinons-nous avec respect devant cette foule d'abnégations surhumaines. Mais rappelons-nous bien que notre admiration serait vaine, si nous n'apportions aux apôtres de la foi l'appui de notre personnel concours. Il ne s'agit pas, en général, de nous élancer sur leurs traces : ceci demande une vocation particulière que Dieu n'accorde pas à n'importe qui. Mais nous pouvons — et nous devons, par conséquent — aider les valeureux mis-

sionnaires, par l'assistance financière qui leur est souvent si indispensable, afin de pénétrer parmi les tribus qu'ils ont la charge de convertir. Nous pouvons encore nous associer à eux, en offrant, pour le triomphe de leurs efforts, nos pauvres mortifications, nos épreuves, si légères en comparaison des leurs, et les prières que nous adresserons à Jésus afin que son nom soit sanctifié dans tout l'univers, afin que son règne se propage dans le monde et que sa volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel.

## LES FÊTES DE L'EGLISE

### LXI

#### L'ASCENSION

Ils durent paraître bien courts aux Apôtres, les quarante jours pendant lesquels le Sauveur les réjouit par ses nombreuses et douces apparitions. Ils savent qu'il doit les quitter, car il le leur a redit souvent : « Il vous importe que je m'en aille. Si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous. » Ils attendent, sans doute au Cénacle, l'heure de sa suprême visite, l'âme partagée en des sentiments divers et très opposés. Le voir encore, le contempler, l'écouter, graver dans leur cœur ses heureuses paroles qu'ils n'oublieront jamais, quelle jouissance, quelle félicité ! Mais ensuite ne plus le revoir, lui dire adieu pour jamais dans ce monde, à lui qui était la douceur et le soleil de leur vie, quelle douleur et quelle irrémédiable tristesse !

### I

Ils sont à table (Marc, xvi, 14). Marie est au milieu d'eux sûrement. Les aurait-elle privés de sa présence dans cette solennelle circonstance, et aurait-elle été absente de ces graves et délicieux adieux ? Elle est la Mère qui devra rester au milieu de ses enfants, quand son Fils sera remonté au ciel, les consoler, elle l'inconsolable, les réconforter par son amour, elle, la tout aimable !

Tout à coup il paraît au milieu d'eux, *apparuit*. Mais son visage est plutôt austère, car il ne veut pas les attendrir. Il parle, et dans sa voix il y a des reproches. Il leur rappelle leur incrédulité passée, leur lenteur à croire malgré les témoignages les plus certains. Il veut qu'ils se souviennent de ces suprêmes leçons, pour eux d'abord, afin que, pendant leur rude carrière, ils ne soient jamais tentés de perdre leur confiance en lui. Puis ses traits s'adoucissent en cette suave expression du visage qui rendait le commandement si facile, car il va leur donner leur mission, à eux et aux Apôtres de tous les temps :

« Allez par le monde entier ; prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné. Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru. En mon nom ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues, ils prendront des serpents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, ce poison ne leur nuira point ; ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris. »

C'est donc sur le miracle que s'établira son Eglise. Car le miracle est accessible à tous, il est facile à tous de le constater, et comme Dieu seul peut le faire, peut suspendre les lois de la nature pour opérer des guérisons soudaines ou ressusciter des morts, il est évident que la doctrine qui s'appuie sur le miracle est une doctrine divine. Les moins instruits le comprennent et en demeurent saisis.

Maintenant il faut que les Apôtres qui vont prêcher aient l'intelligence des Ecritures, qui renferment la vérité, et des dogmes qu'ils auront à enseigner : « Je vous le disais quand j'étais encore avec vous. Il faut que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes s'accomplissent. » Et de nouveau « il leur ouvre l'esprit, afin qu'ils comprennent les Ecritures. »

Les voilà donc armés pour combattre le monde et pour convertir les hommes. Ils disposent des miracles, quelle force pour persuader le peuple ! Et ils ont la science des Ecritures, ils possèdent la vérité et ils sauront l'exposer. Car dans leur mission tout est miraculeux. La vérité rayonne dans leur esprit, ne demandant qu'à éclairer. Ce sont des hommes du peuple, sans instruction humaine, sans lettres, sans prestige. Ils n'ont pas étudié au pied des chaires des philosophes, mais leur âme est pleine de clartés divines, leur parole sera une lumière et dans leur esprit il y a un corps de doctrine dont l'immuable vérité fera pâlir les doctrines incohérentes des hommes de génie qui ignorent ou rejettent la révélation. Leur œuvre sera surtout l'œuvre de Dieu.

Jésus insiste sur leur prédication : « Il a été écrit que le Christ souffrirait et qu'il ressusciterait le troisième jour, et que la pénitence et la rémission des péchés seront prêchées en mon nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. »

Ainsi en quelques paroles il leur résume ce qu'ils devront enseigner : le Sauveur annoncé par les Ecritures, ses souffrances, sa résurrection le troisième jour, enfin la doctrine de la pénitence et du pardon universel.

Il conclut enfin : « Vous serez les témoins de ces choses. Pour moi, je vais vous envoyer le don promis par mon Père. En attendant, demeurez dans cette cité, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut. » (Luc, xxiv, 44-50). « Cette promesse de mon Père, vous l'avez entendue de ma bouche. Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, sous peu de jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. » (Act., i, 4, 5).

Tel est le dernier entretien que le Sauveur eut avec ses disciples dans le Cénacle. L'entretien est grave, car il s'agit de convertir le monde au vrai Dieu. Il leur en indique les moyens ; il leur fait avec précision, avec affection, ses dernières recommandations ; mais il en exclut les manifestations de tendresse qui eussent peut-être détendu leurs énergies ; il fortifie surtout les âmes. Comme

tout cela nous paraît lumineux, clair, raisonnable et confiant ! Et cependant les Apôtres ne devinent qu'une partie de la vérité évangélique. Comme il importe que le Paraclet vienne pour achever de les éclairer !

Seule Marie comprenait tout. Mais Jésus était là, elle conservait dans son cœur tout ce qu'elle entendait, jusqu'au jour où elle parlerait, où elle dirigerait, où elle rallierait tous les esprits et tous les cœurs.

II

Jésus se lève et tous se lèvent avec lui. Ils étaient nombreux, car quelques jours après ils se trouvent cent-vingt au Cénacle. (Act., I, 15). On les remarque à leur air de joie contenue et triomphale. Il y a juste quarante jours, Jésus prenait la nuit ce chemin pour venir à Jérusalem, poussé brutalement par la tourbe des valets du Grand Prêtre, suivi de loin par Pierre. Les autres, sauf Jean, s'étaient enfuis. Le lendemain il était crucifié, enfermé dans son sépulcre. Mais le tombeau n'avait pu le garder. Il était ressuscité, il avait apparu à ses disciples et maintenant il marchait à la gloire du ciel. Ses yeux s'arrêtaient sur eux avec complaisance, ils étaient transformés, pleins d'amour, intrépides. Ils ne s'enfuiraient plus, mais ils monteraient, comme lui, chacun leur Calvaire, pour rendre témoignage de sa résurrection. Il regardait surtout Marie, que son départ allait affliger, mais elle était habituée aux sacrifices et elle avait pris pour elle cette parole : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez, parce que je vais à mon Père. » Or elle l'aimait inexprimablement. Ce que son Fils désirait, voulait, aimait, c'est ce qu'elle désirait, voulait et aimait. Son cœur le lui disait et demeurait avec le sien dans une ineffable communion.

Ils sortent de la cité et descendent dans la vallée de Josaphat. Ils traversent le Cédron qui leur fut si douloureux. Là, à gauche, se trouve le Jardin de l'Agonie. Mais ces souvenirs, illuminés par la gloire, ont dépouillé tout caractère pénible. Ils gravissent les premières assises de la montagne des Oliviers, dans la direction de Béthanie. Les Apôtres se demandent où Jésus les conduit ; évidemment c'est au triomphe, à la glorification, aux honneurs. Ils se rapprochent de lui, confiants, et, suivant le cours de leurs glorieuses pensées :

— Maître, lui disent-ils, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël ?

Jésus ne répond pas à leur question, qui révèle encore tant d'ignorance et d'incompréhension des choses divines. C'est l'Esprit-Saint qui leur répondra bientôt et inondera leurs âmes de clartés qui ne laisseront rien subsister de leurs ténèbres et de leurs doutes. Il se borne à leur préciser leur mission : « Il ne vous appartient pas, leur dit-il, de connaître l'heure et les moments que le Père a déterminés par sa propre autorité. Pour vous, vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Leur mission est ainsi bien définie. Ils gardaient des inquiétudes au sujet de Jérusalem, dont Jésus leur avait annoncé la ruine ; de Jérusalem, la capitale du royaume rêvé. Or Jérusalem n'était pas rejetée, puisque c'est dans cette cité qu'ils seraient les témoins du Christ. C'est elle qu'ils commenceront à évangéliser, ils ne perdent donc pas l'espoir de voir le royaume de David rétabli. Ils sont rassurés, et, tout à leur bonheur, ils se taisent.

Maintenant ils sont en vue de Béthanie. Le Sauveur jette un regard de reconnaissance vers cette maison accueillante où il était reçu avec l'hospitalité du cœur, où il avait rencontré des âmes ardentes qui l'aimaient. Peut-être Marthe, Madeleine et Lazare l'accompagnaient-ils sur la pente de la montagne des Oliviers, et s'ils surprirent son regard affectueux sur Béthanie, ils en furent transportés de joie.

Mais ce n'est pas à Béthanie qu'il va. Il tourne sur la gauche, revoit la grotte où il aimait à se retirer avec ses Apôtres, là en face de Jérusalem qui a voulu rester infidèle, en face du Temple obstiné dans son erreur et ses haines. Il fait quelques pas encore, puis il s'arrête, il élève les mains et les bénit.

« Et pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux, » ses pieds se détachèrent de la terre, « et il s'élevait au ciel. » (Luc, XXIV, 51).

Un nuage l'enveloppa et il disparut à leurs yeux.

Cependant ils regardaient toujours le chemin qu'il avait suivi pour aller au ciel « s'asseoir à la droite de Dieu. » (Marc, XVI, 19). Alors deux anges vêtus de blanc parurent à leurs côtés et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui du milieu de vous a été enlevé au ciel, en redescendra de la même manière que vous l'avez vu y monter. » (Act., I, 11).

C'est ainsi qu'ils furent arrachés à leur contemplation, à leur vision, comme autrefois les trois Apôtres sur le Thabor. Ils revinrent à eux-mêmes, à la réalité. Jésus n'était plus là. Ils l'adorèrent. Ils n'avaient depuis longtemps plus aucun doute : Jésus était le Fils de Dieu, et ils adoraient en lui la divinité. Ils commençaient à marcher en pleine lumière ; les ombres avaient fui. Ils comprenaient que Jésus avait dû les quitter, et le sentiment qui les animait était celui d'une grande joie. C'est dans ce sentiment qu'ils revinrent à Jérusalem, « parcourant l'espace de chemin qu'on peut faire le jour du sabbat... Et ils étaient sans cesse dans le Temple, louant et bénissant Dieu. » (Act., I, 12 ; Luc, XXIV, 52).

## LXII

### L'OFFICE DE L'ASCENSION

L'Introït est des plus solennels. Il se compose des paroles mêmes que les anges ont adressées aux Apôtres qui demeuraient, sur la montagne des Oliviers, le regard fixé au ciel, à l'endroit où

Jésus venait de disparaître. Ils ne le voyaient plus, mais ils ne pouvaient détacher leurs yeux de cette route brillante qu'il avait suivie jusqu'au moment où un nuage l'avait enveloppé.

I

« Hommes de Galilée, chante l'Eglise, pourquoi vous arrêtez-vous, étonnés, à regarder le ciel? Jésus redescendra un jour, comme vous l'avez vu monter au ciel. Peuples, battez des mains! Réjouissez-vous en Dieu par des chants d'allégresse! »

Ces chants ont quelque chose de triomphal, comme les paroles. Le *Gloria in excelsis* a des accents plus célestes que de coutume, car il célèbre la gloire de Dieu qui s'est manifestée dans les hauteurs par l'Ascension du Sauveur. Quand il est descendu des cieux dans la crèche, les anges chantaient : « Gloire à Dieu! Paix aux hommes! » et leurs voix ravissaient les bergers. Il n'était alors qu'un petit enfant vagissant et souffrant du froid. Aujourd'hui quelle joie et quelle gloire! Quelle pompe royale dans son entrée au ciel, qui ravit les Séraphins, car ils n'ont jamais vu au paradis une aussi splendide fête.

Dans la Collecte, l'Eglise nous avertit « d'habiter désormais par l'esprit les lieux célestes. » Cette terre est froide, nous n'y voyons pas Dieu, le soleil qui brille dans les âmes et qui les réchauffe. Transportons-nous au ciel en esprit, habitons le ciel, comme les anges, et nous aurons déjà un avant-goût des beautés et des douceurs de notre future patrie. La terre est triste, les beaux jours y sont rares et ils ne sont jamais sans quelque peine et quelque inquiétude. Que de fois, comme le Sauveur, nous y avons subi notre passion, nous avons senti s'enfoncer dans nos pieds et dans nos mains les clous du sacrifice! Le jour de notre Ascension viendra; nous irons au pays où il n'y a plus ni deuil ni tristesse ni plainte ni douleur. Qui nous empêche d'y vivre déjà par la pensée et par le désir? Quel allégement nous trouverions à nos afflictions, à l'inexorable ennui qui pèse sur notre âme, parce que nous sommes loin de nos affections, loin de notre centre qui nous attire, loin de Dieu, loin de notre Sauveur si aimant et si bon!

L'Epître nous redit l'admirable scène de l'Ascension que nous avons racontée; puis ce sont les deux versets de l'*Alleluia* empruntés à David pour célébrer l'Ascension du Sauveur : « Le Seigneur est monté au milieu des cris de joie; il est monté au son des trompettes. » (Ps. XLVI, 6). « Le Seigneur est entré dans son sanctuaire, comme sur le Sinaï; il est monté en haut et il a emmené avec lui les captifs. » (Ps. LXVII, 18, 19).

David célébrait l'arche d'alliance qui prenait possession de Sion, et il remerciait Dieu de ses victoires, entraînant à sa suite les captifs vaincus. Mais ici quel triomphe qui ne peut se comparer à rien de terrestre! Le Sauveur est aussi accompagné de captifs, mais de ceux qu'il a délivrés des Limbes, depuis Abel le juste jusqu'à cet autre juste qui a veillé sur son enfance et qui s'appelait S. Joseph. Quelle immense multitude fait son entrée au ciel et va occuper les places laissées vides par la révolte des anges!

Dans l'Evangile, nous entendons le récit du dernier repas que Jésus prit avec les Onze. Il leur assigne leur mission : « Allez prêcher dans le monde entier » et leur accorde le don des miracles. « Et ils partirent, prêchèrent partout, le Seigneur travaillant avec eux et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnèrent. » (Marc, XVI, 20).

Après l'Evangile, un acolyte éteint le cierge pascal. Ce geste nous indique que Jésus a disparu; il est remonté au ciel, sa lumière ne brille plus aussi joyeuse dans les cœurs, et l'Eglise commence son veuvage. Si nous voulons revoir cette lumière divine, sachons qu'il nous est facile d'en jouir encore et toujours; il nous suffit de monter au ciel par l'esprit, de « l'habiter par la pensée; » nous y retrouverons la source inépuisable de toute lumière, de toute consolation, de tout amour. Mais cet adieu au cierge pascal renferme quelque chose de douloureux, comme, à la Septuagésime, le départ de l'*Alleluia*.

La Préface revient sur l'enseignement qu'il faut emporter de la fête : « Le Christ Notre-Seigneur, après sa résurrection, s'est manifesté à tous ses disciples, et, à leurs yeux, il s'est élevé au ciel, afin de nous rendre participants de sa divinité. »

Nous monterons donc au ciel un jour, si nous avons été fidèles à la grâce; nous prendrons la place qu'il nous a préparée et nous jouirons de lui, de sa présence, de sa divinité. Nous serons comme des dieux, passant notre éternité dans la vision béatifique, dans la contemplation de la science divine, des perfections de Dieu.

II

« Une tradition descendue des premiers siècles et confirmée par les révélations des saints, écrit Dom Guéranger, nous apprend que l'heure de l'Ascension du Sauveur fut l'heure de midi. Les Carmélites de la réforme de sainte Thérèse honorent d'un culte particulier ce pieux souvenir. » Elles se réunissent alors au chœur, à cette heure de midi, et elles méditent sur ce mystère. Elles suivent Jésus par la pensée et par le cœur; elles s'élèvent avec lui jusqu'au royaume dont il prend possession dans son humanité triomphante; elles le voient à la droite du Père et « elles habitent un moment le ciel en esprit. » Heureuse contemplation où doit se complaire toute âme vraiment chrétienne! Car dans l'Ascension du Sauveur nous voyons notre propre Ascension. Le jour viendra où, débarrassés des liens du corps et purifiés de toutes nos fautes, nous entendrons la voix de Marie et celle de notre bon ange qui nous diront : « Le moment est venu de jouir de la félicité éternelle. Montez au ciel, où Jésus vous attend pour vous assigner la place glorieuse qu'il vous a préparée! » Et ce sera pour jamais.

Ce n'est pas une place matérielle où nous devrons demeurer sans jouir de la liberté de nos mouvements. Notre place est auprès de Dieu qui est in-

fini, que nous retrouverons partout, que nous contemplerons dans sa gloire, que nous aimerons à jamais, que nous posséderons sans pouvoir le perdre, que nous adorerons avec les anges, avec tous ceux que nous aurons aimés sur cette terre.

L'Eglise de la terre pense à Jésus, remonté au ciel à midi le jour de l'Ascension ; elle demeure occupée de la vision de ce mystère qui la console et l'encourage à marcher dans la dure voie que lui font les événements.

A Vêpres elle en repasse les divins détails.

Les antiennes sont le fidèle résumé de l'histoire de la fête :

« Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous au ciel ? Ce Jésus, qui vous a quittés pour s'élever au ciel, reviendra de la même manière. — Comme ils le regardaient s'en allant au ciel, ils dirent : *Alleluia !* — Elevant les mains il les bénit, et il fut porté vers le ciel. »

C'est toujours ce mot « ciel » qui retentit à travers les mélodies sacrées du chant, car en ce jour notre cœur est plein du ciel. L'Eglise s'interrompt un instant pour convier ses enfants à célébrer la gloire, la justice et l'immense bonté de Dieu : « Célébrez avec transport le Roi des rois et chantez une hymne d'action de grâces à Dieu. »

Puis elle reprend son thème céleste de l'Ascension : « Comme ils le regardaient, une nuée le reçut et le porta jusqu'au ciel. »

L'hymne qui suit est de S. Ambroise, avec des retouches faites au XVII^e siècle, qui lui ont enlevé quelque chose de sa simplicité et de la candeur de la foi primitive, sous prétexte de la rendre plus conforme à la prosodie. La pensée toutefois n'a pas été altérée :

« Auteur du salut de l'homme, ô Jésus, amour des cœurs, créateur de ce monde que vous avez racheté, chaste lumière de ceux qui vous aiment, quelle clémence infinie vous a contraint à vous charger de nos crimes, à souffrir la mort, vous, innocent, pour nous arracher nous-mêmes à la mort ? Vous êtes notre guide et notre voie. Soyez le seul terme où se dirigent nos cœurs ; soyez la joie de nos larmes ; soyez la douce récompense de notre vie. »

L'antienne de *Magnificat* rappelle les antiennes O de l'Avent. Même rythme, même harmonie, avec cette différence toutefois que les antiennes de l'Avent expriment l'ardent désir, et que celle-ci respire la joie de la possession : « O Roi de gloire, Seigneur Dieu des armées, vous qui aujourd'hui êtes monté triomphant au-dessus de tous les cieux, ne nous laissez pas orphelins, mais envoyez sur nous la promesse du Père, l'Esprit de vérité. »

Pendant les dix jours qui nous séparent de la Pentecôte, l'Eglise demeure la pensée fixée au ciel, où est son cœur. Elle garde la nostalgie du divin Maître, elle veut le revoir, et le dimanche suivant elle chante dans l'Introït : « Ecoutez le cri de ma prière, Seigneur ! Mon cœur vous dit : J'ai cherché votre visage, Seigneur ! Votre visage, je ne cesserai de le chercher ; ne le détournez pas de moi. »

Dans cette allégresse il y a des pleurs.

Ce dimanche s'appelait le *dimanche des roses*, car on jonchait de roses le pavé des églises, sans doute parce que le Sauveur s'est élevé au ciel parmi les splendeurs du printemps, dans la saison des roses. On se rappelait aussi que pendant sa vie, surtout dans sa Passion, il avait subi les épines. Heureuses épines qui nous ont sauvés et qui nous apprennent que nos tristesses, nos tribulations sont nécessaires et fécondes ! Ce sont des épines qui un jour fleuriront en roses odorantes et éternelles.

---

## EXPLICATION DU CATÉCHISME

### 14^e LEÇON

### Les marques de l'Eglise

Q. 118. — *Jésus-Christ a-t-il établi plusieurs Eglises ?*

R. — *Non, Jésus-Christ n'a établi qu'une seule Eglise.*

Vous savez qu'il existe dans le monde plusieurs Eglises qui se disent chrétiennes, c'est-à-dire qui prétendent avoir été établies par le Christ. A part l'Eglise catholique, à laquelle nous appartenons, les principales sont les Eglises protestantes : luthérienne, calviniste, anglicane et quantité d'autres sectes ; l'Eglise russe dite orthodoxe ; l'Eglise grecque schismatique et un certain nombre d'autres de rite oriental. Il y a entre ces Eglises des différences assez grandes qui, malgré leurs efforts, les empêchent de se réunir en une seule Eglise, ou, comme on dit, en une seule communion. Ces différences portent sur les vérités enseignées par chacune d'elles : les unes enseignent la divinité de Jésus-Christ ; c'est le plus grand nombre. Toutefois dans certaines sectes protestantes, cette divinité n'est même pas admise. Certaines Eglises croient à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie ; d'autres la rejettent. Et ainsi de suite. Mais toutes s'entendent sur un point : elles n'acceptent pas l'autorité du pape, parce qu'elles n'admettent pas que ce soit lui qui ait été établi par Jésus-Christ comme chef de son Eglise.

Il est évident que, parmi toutes ces Eglises, une seule a été fondée par Jésus-Christ, car on ne comprend pas pourquoi il aurait voulu en fonder plusieurs, et surtout on ne peut admettre qu'il ait fondé plusieurs Eglises n'enseignant pas toutes les mêmes vérités. Les autres ou bien ont été fondées par des hommes, c'est le cas de plusieurs sectes protestantes, ou bien sont des rameaux qui se sont séparés de la véritable Eglise, comme une branche morte qui tombe d'un arbre. Nous ne pouvons donc donner notre confiance à aucune d'entre elles. Seule l'Eglise fondée par Jésus-Christ la mérite et c'est à celle-là seule qu'en conscience nous devons appartenir.

---

Q. 119. — *Quelles marques Jésus-Christ a-t-il données à son Eglise ?*

R. — *Jésus-Christ a donné quatre marques à son Eglise : elle doit être une, sainte, catholique et apostolique.*

C'est une affaire très importante que de connaître la véritable Eglise établie par Jésus-Christ, car c'est la seule qui puisse conduire sûrement les hommes au ciel. Il fallait donc qu'on pût la discerner parmi les autres à certaines marques. Ces marques existent et nous allons, en les prenant chacune à part, expliquer en quoi elles consistent; puis nous examinerons dans quelle Eglise on les trouve réunies.

---

Q. 120. — *Pourquoi l'Eglise doit-elle être une ?*

R. — *L'Eglise doit être une parce que Jésus-Christ a ordonné à tous ses membres de croire aux mêmes vérités et d'obéir aux mêmes pasteurs légitimes.*

Unité de foi : tous les fidèles doivent croire les mêmes vérités. Unité d'autorité : tous les fidèles doivent obéir au même chef. C'est, nous l'avons dit, la raison qui l'exige. Dans toutes les sociétés il en est ainsi : un seul chef suprême dirige la société; tous les membres acceptent les mêmes principes, ou les mêmes idées, imposées par le fondateur à tous ceux qui veulent faire partie de la société.

Mais, de plus, Jésus-Christ a lui-même réclamé cette unité : « J'ai encore d'autres brebis, a-t-il dit, qui ne sont pas de cette bergerie. Il faut que je les y amène. Elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. » Voici la prière qu'il adressa un jour à son Père : « Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme vous et moi nous ne faisons qu'un. Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais je prie encore pour tous ceux qui croient en moi, afin que tous ensemble ne soient qu'un. Comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Aussi leur ai-je donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils ne soient qu'un, comme vous et moi nous ne sommes qu'un. » La comparaison est claire : Vous et moi, Père, nous sommes deux personnes et un seul Dieu ; ainsi les fidèles devront être une seule Eglise, tout en étant plusieurs fidèles.

S. Paul compare cette unité à celle que réalise le corps humain composé de plusieurs membres. Dans l'A. T., l'Eglise est figurée par l'arche de Noé, dans laquelle devaient entrer tous ceux que Dieu voulait sauver du déluge.

---

Q. 121. — *Pourquoi l'Eglise doit-elle être sainte ?*

R. — *L'Eglise doit être sainte parce que Jésus-Christ l'a établie pour produire toujours des saints et procurer aux fidèles tous les moyens de se sanctifier.*

Jésus-Christ a établi son Eglise pour aider les hommes à faire leur salut, à aller au ciel. Mais seront sauvés seulement ceux qui se seront sanctifiés pendant leur vie, au moins au dernier moment. C'est pourquoi l'Eglise a reçu de son Fondateur divers moyens de sanctifier les âmes. Si l'on peut rencontrer des âmes justes en dehors de la vraie Eglise, parce que ces âmes sont de bonne foi, néanmoins c'est la vraie Eglise qui doit produire le plus grand nombre de saints, parce qu'elle possède des moyens de sanctification que les autres Eglises ne possèdent pas. On reconnaît l'arbre à ses fruits. Le bon arbre donne de bons et nombreux fruits ; le mauvais arbre ne fournit que par hasard un fruit qui sera toujours de qualité inférieure.

---

Q. 122. — *Pourquoi l'Eglise doit-elle être catholique ?*

R. — *L'Eglise doit être catholique, c'est-à-dire universelle, parce que Jésus-Christ l'a instituée pour les hommes de tous les temps et de tous les lieux.*

Dieu veut le salut de tous les hommes. Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Puisque pour être sauvé il faut entrer dans la vraie Eglise, il est clair que celle-ci a été établie pour tous les hommes, à quelque temps et à quelque pays qu'ils appartiennent. Nous savons que Jésus-Christ a dit à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations. »

---

Q. 123. — *Pourquoi l'Eglise doit-elle être apostolique ?*

R. — *L'Eglise doit être apostolique parce que Jésus-Christ en a confié le gouvernement aux Apôtres et à leurs seuls successeurs légitimes.*

Nous avons dit comment c'est un Apôtre, Pierre, qui a été mis à la tête de l'Eglise par Jésus-Christ et comment les autres Apôtres ont été désignés par lui pour diriger les fidèles sous la conduite de Pierre. Nous avons expliqué aussi comment les paroles adressées par Jésus-Christ à Pierre et aux autres Apôtres s'adressaient également à leurs successeurs ; mais elles ne s'adressaient qu'à leurs vrais et légitimes successeurs. C'est tellement évident que les diverses Eglises essaient de démontrer qu'elles remontent aux Apôtres et que leurs chefs sont les vrais et légitimes successeurs des Apôtres. Mais cela ne peut être vrai que pour les chefs d'une seule Eglise, ceux qui ont conservé sans changement les vérités confiées par Jésus-Christ à ses Apôtres et qui obéissent au seul successeur actuel de Pierre.

---

Q. 124. — *Quelle est la seule Eglise qui possède ces quatre marques ?*

R. — *La seule Eglise qui possède ces quatre marques est celle qui a le pape pour chef et qui est appelée l'Eglise catholique romaine.*

En effet l'Eglise catholique romaine possède

1° L'Unité. Unité de la *foi :* toujours elle a reconnu les mêmes vérités ; jamais elle n'en a rejeté une seule de celles qui lui ont été confiées par le Christ. Nous voyons, au contraire, les autres